

Journeys Towards Progress. Essays of a Geographer on Development and Change in Oceania de Ray WATTERS

Raymond MAYER



Édition électronique

URL : <http://jso.revues.org/5983>
ISSN : 1760-7256

Éditeur

Société des océanistes

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2009
Pagination : 342-344
ISBN : 978-2-85430-026-0
ISSN : 0300-953x

Référence électronique

Raymond MAYER, « Journeys Towards Progress. Essays of a Geographer on Development and Change in Oceania de Ray WATTERS », *Le Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 129 | juillet-décembre 2009, mis en ligne le 15 décembre 2009, consulté le 03 octobre 2016. URL : <http://jso.revues.org/5983>

Ce document est un fac-similé de l'édition imprimée.

© Tous droits réservés

exposés par ces deux publications. Les maîtres d'œuvre du catalogue et de l'exposition de Paris ne manquent pas de faire valoir le même « critère interne » d'appréciation des peintures contemporaines, « l'ensemble qu'elles forment avec le recueil de mythes » (p. 73), tout comme les traditions dans lesquelles elles s'inscrivent : « L'aptitude à l'innovation a toujours fait la valeur des artistes » kwoma (p. 45). Telle était aussi une des leçons du premier livre que leur avait consacré Ross Bowden, où plusieurs passages (1983 : 42, 99-100) insistent sur le rôle du rêve dans l'invention artistique traditionnelle. Son ouvrage de 2006 (pp. 76-77) mentionne brièvement le rêve comme une source parmi d'autres inspirant l'artiste kwoma et ses diverses « mains ». C'est qu'à côté des mains encore guidées par les songes, les esprits, la tradition et l'habileté, il y a désormais la main qui signe à la manière occidentale, et c'est à elle que Ross Bowden consacre ici les plus amples développements (pp. 99-100 ; voir aussi pp. 78-81, sur l'« anonymat artistique » et la notion d'art du point de vue kwoma).

En 1997, dans son panorama des arts contemporains de Nouvelle-Guinée (où ne figure aucun artiste kwoma), Susan Cochrane faisait observer (p. 29) que « l'intrication (*integration*) de toutes les formes d'art est inhérente aux cultures de Papouasie Nouvelle-Guinée », alors que « dans la culture occidentale, des institutions culturelles et éducatives distinctes existent pour exposer et montrer les arts plastiques et les arts vivants, avec des individus hautement spécialisés dans des formes artistiques particulières », très différemment de ce qu'étaient les « spécialistes » traditionnels du Pacifique. Examinant en 1970 les rapports antagoniques du folklore et des cultures vivantes l'ayant nourri, le premier terme incluant l'« art d'aéroport » (p. 143) et toutes les productions « esthétiques » destinées à l'exportation, Michel Leiris remarquait aussi *a contrario* que « l'attribution d'un statut folklorique à un élément de culture vivante » pouvait résoudre « le problème posé par l'incompatibilité » de deux systèmes opposés de société et de « développement ».

On ne parle plus guère de folklore aujourd'hui, le terme semblant aussi honteux que dépassé, pour avoir cessé de faire recette au cours de ce dernier demi-siècle. Mais, tel que le proposent les galeries et musées des pays « développés » à un public apparemment séduit et heureux d'être « dans la tendance », il se pourrait que l'art contemporain d'inspiration traditionnelle issu d'anciens pays colonisés soit aujourd'hui appelé à jouer un rôle similaire, celui de résoudre brièvement, et avant tout sur le plan symbolique, les problèmes d'incompatibilité désignés si lucidement par Michel Leiris, qui les liait à la question à la fois obscène et poignante de la vie et de la mort des cultures et des sociétés. Ni dans le livre de Ross Bowden ni dans le catalogue de l'exposition parisienne on ne trouvera évidemment d'interrogation aussi brutalement formulée à propos de la situation présente et future des Kwoma ou de leurs arts visuels. Il n'échappe pourtant à personne, artistes, commentateurs, gens de musée, public des rives du Sépik ou du bassin parisien, que cet enjeu implicite surdétermine toute appréciation « esthétique » portée aux peintures contemporaines

formant le sujet de ces deux publications. À suivre ce livre et ce catalogue tous deux de grand intérêt, on entrevoit tout ce que la formule que Baudelaire était allé chercher chez Stendhal, « la peinture n'est que de la morale construite », pourrait éclairer dans ce qu'ils donnent à voir et à comprendre de la peinture contemporaine kwoma.

RÉFÉRENCES CITÉES

- BOWDEN ROSS, 1983. *Yena. Art and ceremony in a Sepik society*, Oxford, Pitt Rivers Museum.
- COCHRANE Susan, 1997. *Contemporary Art in Papua New Guinea*, Sydney, Craftsman House.
- GERBRANDS Adrian A., 1967. *Wow-Ipits. Eight Asmat Woodcarvers of New Guinea*, The Hague-Paris, Mouton.
- KAUFMANN Christian, 1972. *Das Töpferhandwerk der Kwoma in Nord-Neuguinea*, Basel, Pharos, Basler Beiträge zur Ethnologie 12.
- , 1979. Arts and Artists in the Context of Kwoma Society, in S. M. Mead (ed.), *Exploring the Visual Arts of Oceania*, Honolulu, Hawaii University Press, pp. 310-334.
- LEIRIS Michel, 1992 [1970]. Folklore et culture vivante, *Zébrage*, Paris, Gallimard, pp. 133-156.
- WHITING John W. M., 1941. *Becoming a Kwoma. Teaching and Learning in a New Guinea Tribe*, New Haven, Yale University Press.

Gilles BOUNOURE

- WATTERS Ray, 2008. *Journeys Towards Progress. Essays of a Geographer on Development and Change in Oceania*, Wellington, Victoria University Press, 303 p., avant-propos et postface, bibliogr., index, 5 cartes, cahier de 12 photos N&B et cahier de 12 photos couleur.

Ce livre ravira les anthropologues du développement. D'autant qu'il a été écrit par un géographe ! Au terme d'une carrière bien remplie, l'auteur, géographe retraité de l'université Victoria de Wellington, revient sur les principales étapes de son itinéraire professionnel qui correspondent à autant d'expertises de plans de développement sur des terrains océaniques, expertises effectuées à la demande de l'Administration coloniale et postcoloniale britannique. On pourrait s'attendre à un simple discours de légitimation des actions conduites pendant trente ans de vie active, mais le résultat va heureusement au-delà de la rhétorique d'autosatisfaction. C'est bien pour cela qu'il nous intéresse. Les mises en œuvre pragmatiques appellent un minimum de réflexivité. C'est ce qui leur confère, à mon sens, un intérêt élargi par rapport aux questions rétrospectives et prospectives de l'Océanie insulaire. Engageant l'autobiographie dans une entreprise autocritique que le lecteur ne manquera pas d'apprécier, le livre ouvre toutes grandes les portes des questions cruciales du « développement des îles » traduites en termes de plans habituellement exogènes.

Fondée sur une sélection d'articles et d'extraits d'ouvrages publiés antérieurement, l'autobiographie est construite en cinq étapes géographiques (Fidji, Kiribati, Nouvelle-Bretagne, Vanuatu, Cook) qui sont tout à la fois des étapes chronologiques (de 1958 à 1989), des étapes professionnelles (expertises, enseignement et recherche) et des étapes théoriques (modélisations du développement), ou du moins des réflexions frappées au coin du bon sens sur les expériences positivement ou négativement concluantes. Chaque étape est soulignée par une carte (que l'on pourra paradoxalement juger « minimaliste », venant de la part d'un géographe), par des photographies prises par l'auteur (au total, douze en noir et blanc, et douze en couleur), et des tableaux récapitulant les données quantitatives utiles. D'habitude, nous avons des travaux d'anthropologues fréquentant quelques notions de géographie. Ici nous avons la position inverse d'un géographe se rapprochant sérieusement de travaux d'anthropologues (notamment Firth, Sahllins, Bonnemaïson, Geertz et Marcus).

Après une introduction aux modèles théoriques exploités (du « mode de production villageois » au MIRAB), la première étape nous fait débarquer, en trois chapitres (chap. 5-6-7, pp. 94-154), aux îles Fidji, bien avant l'indépendance de 1970, puisque l'auteur se trouve dès 1958 dans le village de Nalotawa, dans l'île principale de Viti Levu, pas très loin de l'actuel aéroport international de Nadi, l'incontournable carrefour aérien du Pacifique-Sud où à peu près tout le monde a fait au moins escale. L'auteur y est envoyé à cette époque en qualité de chercheur en géographie appliquée. Il en fera le premier volet d'un triptyque construit de manière contrastive entre un village « traditionnel » – presque l'idéal-type du village colonial – qu'il opposera d'une part à une localité qui s'industrialise dans le contexte des plantations de canne (Sorolevu, où la main-d'œuvre indienne transférée par la puissance coloniale s'impose par sa masse et sa nouvelle autonomie sur un terrain qui ne lui appartient pas) et qu'il confrontera d'autre part à une économie prédatrice des ressources naturelles mesurées à l'aune des critères écologistes plus récents : déforestation, assèchement, bouleversements environnementaux. Il reprend l'analyse de situation là où sa thèse soutenue à Oxford l'a laissée, sous le titre qui fleurit bon le titre fondateur de Raymond Firth *Social Change at Tikopia* et qui est devenu ici *Koro : Economic Development and Social Change at Fiji* (1969). L'analyse se faisait visiblement dans un contexte colonial encore intact, et les étapes suivantes de l'auteur vont nous entraîner dans des projets post-indépendantistes, dont il est intéressant de mesurer les contrastes d'avec l'étude fidjienne de référence.

Trois chapitres plus tard (chapitres 9-10-11), la deuxième étape nous installe aux îles encore appelées Ellice et Gilbert en 1971, quand l'auteur y débarque au terme de trois années passées dans les Salomon. Son projet est là aussi piloté par la puissance coloniale. L'étude porte le passage d'une richesse en foncier transmutée en richesse de production, où les concepts de « richesse en biens de subsistance » et « richesse en argent » sont totalement « entrelacés » aux dires de

l'auteur (p. 163). « Bien que le concept traditionnel soit encore de la plus grande importance – et que la vraie richesse provienne de la possession des terres – il est rapidement évident pour tous que le nombre de palmes porteuses sur une parcelle de terre devient d'une importance décisive » (p. 163). Bref le passage à l'économie de marché est testé positivement aussi bien à Butaritari qu'à Abemama (chap. 10).

Nouvelle étape de projet en Papouasie-Nouvelle-Guinée. L'intitulé du chapitre 11 « Cercle vicieux à Kandrian-Gloucester » donne le ton d'une expérimentation développementaliste qui tourne à l'échec. L'analyse de Ray Watters fait intervenir le défaut de voies de communication et symétriquement le faible intérêt local pour la production de cultures de rente afin d'expliquer les causes d'échec du développement. Il n'est pas certain que l'analyse serait partagée par des « experts » d'une autre discipline qu'économiste, ou par des consultants plus sensibles à des critères « endogènes » qu'exogènes. Comme on le verra, ce point rejaillit sur les questions de fond.

Le contraste entre « indépendance, coutume et développement » revient dans le titre du chapitre 12 consacré à des projets qui ont pour terrain le Vanuatu à la charnière de son indépendance de 1980. Une fois encore, l'auteur est mandaté par le Ministère britannique du développement de l'outre-mer pour expertiser en 1977 les conditions du passage imminent à l'indépendance. Le rapport de type « développement » vire de l'économie à la politique, car l'auteur est témoin des développements (en un autre sens) du mouvement Nagriamel de Jimmy Stevens. Il en tire profit pour analyser les composantes des partis politiques naissants en posant la question de savoir si leurs fondements sont politiques ou religieux (p. 238). Sans doute qu'une ethnographie plus académique lui aurait permis, là encore, d'aborder la question de manière –émique plutôt qu'–étique, et de façon « endogène » plutôt qu'« exogène ». Et de tirer des leçons de « développement politique moderne » sans qu'un autre type de modernité soit envisagé que celui de la modernité occidentale. Or des études sur l'obligation pour chaque tradition d'inventer sa modernité ont depuis lors largement balisé ce terrain, y compris sur le plan politique et en Asie (par exemple au Japon), pour que l'on ne se risque plus à procéder par comparaison simple avec le monotype occidental.

Un dernier chapitre nous fait visiter quelques micro-États du Pacifique-Sud (Cook, Niue et Tokelau notamment, sous des statuts divers) et nous renvoie à l'acronyme de MIRAB (*Migration-Remittances-Aid-Bureaucracy*) qui est le modèle d'expertise économique qui a prévalu dans les États océaniques en remplacement de l'économie coloniale d'import-export antérieure. Cette abréviation qui signifie « émigration – transfert de fonds des émigrés – assistance – bureaucratie » est pour Ray Watters et pour d'autres chercheurs (Evans, 1999) l'un des sésames d'expertise des modèles de « développement » insulaire. Le livre fait bien de poser la question de conclusion (chapitre 14) : « A-t-on fait des progrès ? » Pour l'auteur, la réponse est mi-figue, mi-raisin, mais il se force à garder une attitude positive envers les principes directeurs de ses

actions passées et de légitimer ce qui a été pour lui un succès personnel. L'âge et l'expérience aidant, il s'autorise même à juger de l'efficacité comparée du développement de pays ayant choisi l'indépendance intégrale (Samoa) et de celui d'autres (Cook par exemple) ayant opté pour des indépendances sous association avec l'ancienne administration coloniale (p. 314).

Reste une question de fond, celle de l'idéologie du développement (Rist, 2001), qui se nourrirait autant des travaux de Jürgen Habermas, sur « l'idéologie de la technique » comme conditionnement d'un rapport de forces colonial et/ou postcolonial qui ne dit pas son nom, que de ceux d'un autre chercheur, d'ailleurs géographe comme Watters, qui annonce la « fin du mythe du développement » (François, 2003), autre manière d'avoir une position réflexive sur la question. Ray Watters consacre bien quelques lignes à « l'invention du développementalisme » (p. 40), mais son évocation s'arrête à l'inventaire de la trajectoire du phénomène sans aborder son évaluation critique proprement dite. Dès lors, toutes les critiques sur les plans de développement qu'il a conduits ne s'engagent que sur des questions de procédures en termes de succès et d'échec, mais sans remise en cause du concept lui-même. Cela dit, l'itinéraire autobiographique qu'il nous propose nous apprend à mesurer dans le détail sur le terrain les multiples facettes de chaque projet mené, ainsi que le bilan en quelque sorte « consolidé » de chacun d'eux. Et cela en soi vaut la lecture.

RÉFÉRENCES CITÉES

- FRANÇOIS Alain, 2003. Le concept de développement : la fin d'un mythe, *L'Information géographique* 66, pp. 323-336.
- EVANS Mike, 1999. Is Tonga's MIRAB economy sustainable? A view from the village and a view without it, *Pacific Studies* 22, pp. 137-166.
- RIST Gilbert, 2001. *Le développement. Histoire d'une croyance occidentale*, Paris, Presses de sciences po.

Raymond MAYER,
Université Omar Bongo de Libreville et
Université de Lyon 2

DEIMEL Claus (Herausg.), 2007. *Jahrbuch der Staatlichen Ethnographischen Sammlungen Sachsen*, Band XLIV, Berlin, Verlag für Wissenschaft und Bildung, 240 p., nombreuses photos dans le texte, frontispice et 24 pl. d'illustrations hors texte.

Il n'est pas d'usage de traiter de périodiques dans cette rubrique, mais la publication dont il s'agit ici mérite une exception. En dépit de sa numérotation, elle porte un titre inédit jusqu'en 2007 : elle succède au prestigieux *Jahrbuch des Museums für Völkerkunde zu Leipzig*, dont la première livraison fut publiée en 1907, comme le rappelle au dos du présent volume Claus Deimel, directeur de ce musée. Le dernier numéro de ce *Jahrbuch du musée de Leipzig*, Band XLII, ayant été édité en 2004, on comprendra que la date de parution

– 2007 – assignée à ses deux successeurs est une aimable fiction, destinée à mieux marquer ce centenaire tout en faisant connaître les efforts de réorganisation et de modernisation des musées d'ethnographie saxons, avec la mise en commun de leurs moyens et par conséquent de leurs publications. De fait, le nouveau *Jahrbuch*, Band XLIV, qui est parvenu à la rédaction du JSO en mai 2009 et dont il s'agit ici, porte la date de 2007 sur sa couverture, tout comme le volume 43 paru en 2008 chez LIT Verlag à Berlin.

Comme par le passé, cette livraison s'intéresse à divers continents, à diverses époques, à divers sujets ethnographiques ou ethnologiques... et cette variété n'est pas moins riche d'enseignements que les dossiers thématiques développés dans nombre de publications de ce type. Par exemple, l'article que consacre Carola Krebs, la conservatrice des collections du Sud-Est asiatique à Leipzig, à « Radcliffe-Brown, Chicago und die Andamanen » (pp. 13-30) devrait intéresser tout ethnologue (fût-il océaniste et ici hors de son « domaine de compétence ») curieux de voir ce grand nom de l'anthropologie sociale britannique à la fois « sur le terrain » et s'efforçant de perfectionner ses idées et ses méthodes. S'agissant des musées de Dresde et de Leipzig, aux collections océaniques incomparables (et moins endommagées par les bombardements de la Deuxième Guerre mondiale qu'on ne l'a estimé longtemps), les travaux de réorganisation et même de reconstruction (pour le second) ne peuvent laisser indifférent. Ils sont évoqués en tête et en fin de volume, où l'on trouve également une réflexion de portée générale (« Haben Völkerkundemuseen eine Zukunft ? », pp. 195-204), sous la plume de Wulf Köpke, qui dirige le musée d'ethnographie de Hambourg depuis 1992 et dont l'expérience est probablement sans équivalent aujourd'hui.

Pour l'Océanie elle-même, à côté des utiles rapports de la conservatrice de ce département à Leipzig, Marion Melk-Koch, il faut avant tout retenir le bref mais dense article que consacre Hans Fischer à la poterie des Wampar, jadis connus sous le nom de Lae-Womba (« Töpfe und Scherben. Prozesse der Aufgabe, Übernahme, Abgrenzung und Vereinheitlichung in Papua New Guinea und die ethnographische Wahrnehmung », pp. 99-129). Illustré de trente photographies, de cartes et de relevés de motifs et de formes, il complète les nombreux travaux consacrés par cet ethnologue aux habitants du bassin moyen de la Markham, dans la province de Morobe (à propos de ce type d'objet et de production, voir notamment Fisher, 1963 : 66-67 ; 1968 : 311 ; 1978 : 348, index, s.v. *Topf*). Le grand intérêt de cette étude, impossible à résumer ici, tient à la fois aux objets qu'il envisage et dont l'importance est mieux reconnue aujourd'hui qu'il y a quelques décennies, et à son esprit « pluridisciplinaire » caractéristique de la « vieille école » allemande, qui croise les angles de recherche et touche de la sorte un plus grand nombre de lecteurs.

Tout en livrant une description concise de la production céramique des Wampar et de leurs proches voisins, avec de précieuses investigations sur le symbolisme des motifs mis en œuvre (pp. 111-117), Hans Fischer l'insère dans un exposé historique situant